

La polyphonie énonciative dans les écrits sociopolitiques de Gide : une arme polémique ?

Stéphanie Bertrand

► **To cite this version:**

Stéphanie Bertrand. La polyphonie énonciative dans les écrits sociopolitiques de Gide : une arme polémique ?. Ghislaine Rolland Lozachmeur Colloque du groupe Mots de la controverse et Déconstruction des discours: "Les mots en guerre: polyphonie et polémique", Apr 2012, Brest, France. Presses Universitaires de Rennes, Les Mots en guerre. Les Discours polémiques: aspects sémantiques, stylistiques, énonciatifs et argumentatifs, pp.483-492, 2016, Les Mots en guerre. Les Discours polémiques: aspects sémantiques, stylistiques, énonciatifs et argumentatifs. <hal-01356944>

HAL Id: hal-01356944

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01356944>

Submitted on 27 Aug 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La polyphonie énonciative dans les écrits sociopolitiques de Gide : une arme polémique ?

Dans Ghislaine Rolland Lozachmeur (éd.), *Les Mots en guerre. Les Discours polémiques : aspects sémantiques, stylistiques, énonciatifs et argumentatifs*, actes du colloque organisé les 27 et 28 avril 2012 à l'Université Victor Segalen de Brest, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « Rivages linguistiques », 2016, p. 483-492.

Stéphanie BERTRAND

Centre Ecritures EA 3943, Université de Lorraine

La polyphonie, dans le récit de voyage gidien, est de plusieurs natures : documentaire, lorsque Gide cite des rapports administratifs, des ouvrages anthropologiques ou encore les propos des êtres rencontrés au cours de son voyage ; littéraire, quand il insère ou réécrit des passages d'œuvres ; énonciative enfin – au sens où l'entend Ducrot (1984, 171-237) – dans la mesure où, plus que dans ses œuvres fictionnelles, son énoncé laisse entendre – explicitement ou implicitement – plusieurs voix. C'est au dernier de ces types de polyphonie que nous voudrions nous intéresser, à travers la forme de l'aphorisme. Comme le suggère Serge Meleuc à propos de la maxime, forme classique de l'aphorisme : « Notre hypothèse de recherche est donc la suivante : est-ce que la Maxime n'est pas, au moins très fréquemment, la négation d'un certain énoncé du lecteur (c'est-à-dire de tous les lecteurs possibles)? » (Meleuc, 1969, 84). Contrairement aux autres types de polyphonie, qui sont « constituti[fs] du moule générique du récit de voyage » (Demeulenaere, 2009, 14), en ce qu'ils traduisent la volonté à la fois d'exactitude et de témoignage de l'écrivain-voyageur, ou son incapacité à voyager autrement qu'à travers sa bibliothèque – pour paraphraser le titre de l'ouvrage de Christine Montalbetti, *Le voyage, le monde et la bibliothèque* consacré à cette innutrition du voyageur –, cette polyphonie aphoristique relève d'une autre dimension, qui fait de ces récits de voyages de véritables écrits sociopolitiques : elle recèle une portée potentiellement polémique.

Conçues comme davantage que de simples récits de voyages, les œuvres publiées par Gide entre 1927 et 1936 (*Voyage au Congo*, *Le Retour du Tchad*, *Retour de l'U.R.S.S.*, *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »*), pour diverses qu'elles soient du fait de leurs préoccupations, principalement sociales pour les premières, politiques pour les suivantes, n'en partagent pas moins un certain registre qui ne fait que s'affirmer davantage au fil du temps. Du début à la fin de l'œuvre, puis d'une œuvre à l'autre, et surtout, d'une édition à l'autre, la portée polémique de ces 'relations de voyage' ne cesse de croître et de s'afficher, notamment à travers cette 'écriture par ajout' que pratique Gide. Comme le souligne Daniel Durosay dans sa Notice du *Voyage au Congo* pour l'édition de la Pléiade, c'est l'insertion croissante d'appendices, qui « porte au premier plan l'élément politique » (Durosay, 2001, 1204). Pour le *Retour de l'U.R.S.S.*, ces ajouts donneront même naissance à une nouvelle œuvre : ce seront les *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »*. C'est la manière dont la dimension polyphonique de l'aphorisme participe de cette écriture polémique que nous voudrions analyser ici.

Une polyphonie polémique

La dimension polyphonique de l'aphorisme peut être plus ou moins explicite. Il arrive ainsi que les propos qui ont servi à le forger, et auxquels il s'oppose, soient transcrits, de manière plus ou moins directe, selon qu'ils le sont à l'aide d'un discours direct ou d'un discours narrativisé :

« Et croiriez-vous qu'un pareil spectacle attend encore son peintre ! » s'écrit un des invités, en me regardant. C'est une invite à laquelle je ne répondrai point. L'art comporte une tempérance et répugne à l'énormité. (Gide, 2001a, 342-343)

Je continue de croire, et crois de plus en plus, que la plupart des défauts *que l'on entend reprocher continuellement aux domestiques de ce pays*, vient surtout de la manière dont on les traite, dont on leur parle. [...] Mais je me persuade volontiers que chaque maître a les serviteurs qu'il mérite. (Gide, 2001a, 420¹)

Le choix de rapporter les propos d'autrui permet à Gide de mettre explicitement en scène un désaccord, artistique dans le premier cas, social dans le second. Si la présence de débats littéraires dans des relations de voyage aux préoccupations d'abord sociales et politiques peut surprendre dans un premier temps, il n'en reste pas moins que, non seulement Gide jette sur le monde qu'il découvre, avant tout un regard d'écrivain, mais surtout, que ceux-ci font partie intégrante de la polémique qui s'engage, dans la mesure où Gide attribue un rôle essentiel à la culture dans le développement du pays, et qu'il s'agit, pour assurer aux pays concernés – particulièrement à l'U.R.S.S – l'évolution souhaitée, de défendre une littérature véritable. La figure de dérivation autour des termes « invités » et « invite » explicite le refus de Gide de souscrire à ces demandes dominantes au double sens du terme – c'est-à-dire majoritaires et hégémoniques –, tout en les renvoyant ironiquement à elles-mêmes pour leur réalisation.

La polyphonie polémique peut également être intrinsèque à l'aphorisme, et non s'inscrire dans un dispositif périphérique. Il en va ainsi de 'l'aphorisme ironique', qui s'apparente à la figure de l'antiphrase :

C'est aussi, me dira-t-on, que le kolkhozien prend tous ses plaisirs en commun. Sa chambre n'est plus qu'un gîte pour y dormir ; tout l'intérêt de sa vie a passé dans le club, dans le parc de culture, dans tous les lieux de réunion. Que peut-on souhaiter de mieux ? Le bonheur de tous ne s'obtient qu'en désindividualisant chacun. Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyez conformes. (Gide, 2001c, 765)

L'aphorisme qui clôt ce paragraphe et simultanément le chapitre II de *Retour d'U.R.S.S.*, constitue un mot d'ordre ironique en même temps qu'une critique du manque de singularité des Soviétiques, récurrente dans l'œuvre. En termes linguistiques, l'on pourrait dire, avec Ducrot, que locuteur et énonciateur ne coïncident pas ici ; et c'est de cette non-coïncidence que l'écriture gidienne tire sa force polémique. Plus précisément, le choix, pour dénoncer cette désindividualisation des Soviétiques, de la forme aphoristique, forme qui repose, pragmatiquement, sur le même procédé, à savoir l'élévation en vérité générale et objective, d'un point de vue qui n'est qu'individuel et subjectif – ce qui gomme là aussi la singularité énonciative –, constitue une subversion supplémentaire : l'ironie porte non seulement sur l'énoncé, mais encore sur l'énonciation, qui mime la rhétorique du mot d'ordre dont sont coutumiers les Soviétiques. L'écriture polémique gidienne s'appuie donc ici sur le détournement de l'un des procédés de l'adversaire, ce qui est courant sous la plume du Gide polémiste.

Dans le cas de l'aphorisme ironique, c'est l'énoncé tout entier qui reprend les propos d'autrui pour les mettre à distance ; la plupart du temps cependant, ces derniers représentent tout au plus une partie de l'aphorisme, le précédent, voire, encore, en constituent l'implicite. Ce sont les connecteurs, en particulier la conjonction de coordination à valeur adversative « mais », qui permettent d'identifier assez explicitement cette dimension polyphonique de l'aphorisme. Ainsi, après avoir constaté simultanément l'établissement d'un réseau routier de 4 000 km en Oubangui-Chari par le gouverneur Lamblin, et l'incapacité des différents gouverneurs qui se sont succédé au Gabon à « donner à cette colonie plus de douze kilomètres » (Gide, 2001a, 384), Gide reconnaît : « Je sais bien que le gouverneur Lamblin a été particulièrement servi par la nature du terrain et le peu de relief du sol » (Gide, 2001a, 384). Et c'est à la suite de l'énonciation de cette concession, attribuant la réussite du gouverneur à la nature du terrain

¹ Nous soulignons. La deuxième partie de la citation figure dans une note établie par Gide lui-même.

beaucoup plus qu'à ses compétences propres, qu'il énonce la vérité générale suivante : « Mais, quoi que ce soit de grand que l'homme entreprenne, il peut sembler toujours, après l'accomplissement, avoir été « servi » par quelque chose » (Gide, 2001a, 384). La conjonction de coordination « mais » montre bien que cet aphorisme s'écrit contre une pensée qui chercherait, en minimisant le mérite des grandes actions, de celle de Lamblin en particulier, à excuser et tolérer l'inactivité d'autres gouverneurs, du Gabon par exemple. S'il constitue un éloge indirect de Lamblin, c'est une manière de signifier également l'incompétence des autres gouverneurs, et c'est dans cette accusation implicite et indirecte du manque d'initiative et de persévérance de nombre d'entre eux que réside la portée polémique de l'aphorisme. La conjonction de coordination à valeur adversative – associée ici à l'usage distanciateur des guillemets qui signifie explicitement l'hétérogénéité discursive et le fait que Gide, bien que locuteur n'assume pas le rôle d'énonciateur dans l'énonciation de la concession – introduit souvent les aphorismes gidiens (voir encore Gide, 2001a, 420), soulignant leur dimension polyphonique, qui est utilisée dans ces écrits d'une manière polémique : l'aphorisme entend à la fois dépasser les positions d'autrui et réduire à néant, en les anticipant, certaines conclusions. D'un point de vue linguistique, ce « mais » s'apparente au « mais d'argumentation » défini par Ducrot : « Le mouvement de pensée impliqué par une phrase affirmative du type *P mais Q* pourrait être paraphrasé ainsi : « Oui, *P* est vrai ; tu aurais tendance à en conclure *r* ; il ne le faut pas, car *Q* (*Q* étant présenté comme un argument plus fort pour *non-r* que n'est *P* pour *r*). » » (Ducrot, 1980, 97). Le même procédé, déjà largement présent dans les maximes laroche-foucauldienne et qu'on a désigné du nom de « *distinguo* » (Lerat, 1984, 91), peut se retrouver à l'échelle propositionnelle comme phrastique. Enfin, d'autres ressources linguistiques peuvent signaler elles aussi, à côté des connecteurs, cette dimension polyphonique de l'aphorisme : c'est le cas de la modalisation :

Le mensonge, fût-ce celui du silence, peut paraître opportun, et opportune la persévérance dans le mensonge, mais il fait à l'ennemi trop beau jeu, et la vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir. (Gide, 2001c, 752)

La présence de verbes relevant de la modalité épistémique (« paraître » ici) souligne l'une des fonctions traditionnelles de l'aphorisme – et c'était déjà celle de la maxime laroche-foucauldienne – : rétablir la vérité sous les (fausses) apparences. Il y a donc ici mimétisme entre la forme choisie, qui a pour fonction de dévoiler la vérité (l'aphorisme) et le message véhiculé, celui de préférer la vérité au mensonge : cet aphorisme introducteur, qui clôt l'avant-propos du *Retour de l'U.R.S.S.*, entend justifier, auprès des futurs lecteurs Soviétiques ou compagnons de route français du communisme, les critiques adressées à l'U.R.S.S. La dimension polémique, qui réside dans le refus exprimé par Gide de faire de son témoignage une œuvre de propagande, qui se cantonnerait dans le (faux) éloge, est rendue explicite par l'usage d'un vocabulaire ressortissant au champ lexical de la guerre (« ennemi », « blesser »).

Plus souvent cependant, la polyphonie demeure implicite : « Procès Sambry. / Moins le Blanc est intelligent, plus le Noir lui paraît bête. » (Gide, 2001a, 343). L'opinion à laquelle s'oppose cet aphorisme n'est pas exprimée ; elle est toutefois évidente : la stupidité du Noir était un lieu commun répandu dans la population française de l'époque, sur lequel Gide lui-même s'accorde et qu'il rappelle un peu plus tard :

Mais partout et toujours c'est de la bêtise des nègres que l'on parle. Quant à sa propre incompréhension, comment le « blanc » en aurait-il conscience ? Et je ne veux point faire le noir plus intelligent qu'il n'est ; mais sa bêtise, quand elle serait, ne saurait être, comme celle de l'animal, que naturelle. Celle du blanc à son égard, et plus il lui est supérieur, a quelque chose de monstrueux. (Gide, 2001b, 590, nous soulignons)

La dimension polémique de l'aphorisme précédemment cité ne tient pas, comme on aurait pu s'y attendre, à une quelconque volonté d'établir une égalité Blanc-Noir, à laquelle Gide ne croit

pas plus que ses contemporains, mais au souci de présenter la bêtise noire comme une possible construction mentale des Blancs – et pas seulement comme une donnée objective. En établissant un rapport de cause à effet entre deux qualités qui semblaient non seulement indépendantes, mais encore totalement opposées (l'intelligence du Blanc vs la stupidité du Noir), Gide suggère que la plus grande stupidité ne se rencontre pas forcément du côté où on l'attendait. C'est ce retournement de situation qui est éminemment polémique dans une France au sein de laquelle le colonialisme rimait avec narcissisme.

Si la dimension polyphonique de l'aphorisme dans ces écrits sociopolitiques revêt souvent une portée polémique, il faut pourtant reconnaître qu'elle désigne rarement un adversaire, un « ennemi » bien précis, si bien que, si la « force d'opposition » (Gide, 2001c, 779) dont sont porteurs ces aphorismes est indéniable, il convient cependant de s'interroger sur sa nature et ses enjeux profonds. En d'autres termes, cette polyphonie énonciative n'est-elle pas davantage un prétexte à l'exposé d'une théorie, à l'expression d'une profession de foi, qu'une opposition à un ennemi clairement identifiable ?

Une polyphonie anonyme : vers une éthique de l' « opposition »

Bien qu'inscrits dans une situation d'énonciation singulière, étayée régulièrement d'un dispositif polyphonique précis, force est pourtant de constater que les aphorismes ont une portée qui excède généralement largement le cadre dans lequel ils sont prononcés : ils ne sont pas purement et uniquement de circonstance. Cette dimension générique de l'aphorisme, Gide en est conscient au moment-même de sa rédaction : « Mais je me persuade volontiers que chaque maître a les serviteurs qu'il mérite. Et tout ce que j'en dis n'est point particulier au Congo » (Gide, 2001a, 420), ou n'hésite pas à le mettre en évidence *a posteriori* : « Ce jugement qui pourrait sembler peu mûri n'a fait que se confirmer par la suite » (Gide, 2001a, 420). Cette revendication de généralité, qui coupe l'énoncé de la situation d'énonciation, affaiblit dès lors sa portée polémique.

Cet affaiblissement se perçoit plus précisément encore dans la nature des choix polyphoniques. Si Gide cite directement les propos de certains interlocuteurs auxquels il s'oppose juste après, ces derniers demeurent bien souvent anonymes. Cet anonymat, qu'il soit originel ou établi lors de la relecture du texte, comme c'est le cas pour l'exemple déjà mentionné plus haut², s'il peut occasionnellement témoigner du souci de préserver un personnage influent à l'époque (voir Gide, 2001c, 781), ou refléter la position ambiguë de Gide, que les sympathies avec le régime en place, notifiées par un ordre de mission officiel pour le voyage en Afrique Noire, ou revendiquées par l'écrivain lui-même pour l'Union Soviétique, invitent à la prudence, s'interprète surtout comme l'indice de dépassement d'une polémique strictement personnelle et circonstancielle³. Refus d'un engagement trop fort pour lequel Gide lui-même se sentait d'ailleurs peu qualifié, comme il le confie à Jacques Copeau⁴ ? Certes, mais cet anonymat trahit aussi la volonté de Gide de porter les querelles à un niveau supérieur, d'amener un débat qui soit un véritable débat de valeurs. Il le reconnaît lui-même dans l'avant-propos du *Retour de l'U.R.S.S.* :

² Gide a substitué « s'écrit un des invités » à « s'écrit Chaumel » (Durosay, 2001, 1222u).

³ Cet anonymat peut cependant lui-même revêtir une portée polémique. Dans *Retour de l'U.R.S.S.* en particulier, il est mis au service d'une critique du manque d'individuation des Soviétiques ; or l'on sait à quel point Gide fut attaché à l'idiosyncrasie.

⁴ Gide, à propos de l'article qu'il prépare sur la « Détresse de notre Afrique Équatoriale » : « Il ne s'agit pas de littérature, mais de l'attaque que je prépare contre l'abominable régime des Compagnies Concessionnaires, qui maintient tout un peuple noir en esclavage et ruine notre colonie. Combien je me sens peu qualifié pour dresser ce réquisitoire ! (et de là la difficulté), mais, si je me tais, personne ne parlera. Je ne puis me soustraire à cette obligation et ne m'appartiendrai plus tant que je ne serai pas quitte. » (Gide, Copeau, 1988, 310).

Je ne me dissimule pas l'apparent avantage que les partis ennemis – ceux pour qui « l'amour de l'ordre se confond avec le goût des tyrans » – vont prétendre tirer de mon livre. Et voici qui m'eût retenu de le publier, de l'écrire même, si ma conviction ne restait intacte, inébranlée, que d'une part l'U.R.S.S. finira bien par triompher des graves erreurs que je signale ; d'autre part, et *ceci est plus important*, que les erreurs particulières d'un pays ne peuvent suffire à compromettre la vérité d'une cause internationale, *universelle*. (Gide, 2001c, 751-752, nous soulignons)

Il envisage donc son œuvre aussi (et surtout) comme une contribution à la discussion de cette « cause [...] universelle » que comme une relation, même critique, de son voyage en U.R.S.S. Et de même, dans *Voyage au Congo* et *Retour du Tchad*, c'est l'étude générale des questions sociales qui va l'emporter sur les polémiques particulières :

Je ne pouvais prévoir que ces questions sociales angoissantes, que je ne faisais qu'entrevoir, de nos rapports avec les indigènes, m'occuperaient bientôt jusqu'à devenir *le principal intérêt de mon voyage*, et que je trouverais dans leur étude ma raison d'être dans ce pays. Ce qu'en face d'elles je sentais alors, c'est surtout mon incompetence. Mais j'allais m'instruisant. (Gide, 2001a, 345, nous soulignons)

La polyphonie apparaît dès lors comme un prétexte à l'ouverture d'un débat plus général, à l'affirmation de convictions qui lui tiennent à cœur. Cela est d'autant plus perceptible lorsque la polyphonie est d'anticipation : ainsi, Gide imagine la réponse des Soviétiques à la mise en garde qu'il leur a fait de méconnaître de grands écrivains :

Mais, *diront-ils*, qu'avons-nous affaire aujourd'hui des Keats, des Baudelaire, des Rimbaud, et même des Stendhal? Ceux-ci ne gardent de valeur, à nos yeux, que dans la mesure où ils reflètent la société moribonde et corrompue dont ils sont les tristes produits. S'ils ne peuvent se produire dans la nouvelle société d'aujourd'hui, tant pis pour eux, tant mieux pour nous qui n'avons plus rien à apprendre d'eux, ni de leurs pareils. L'écrivain qui peut nous instruire aujourd'hui c'est celui qui, dans cette nouvelle forme de la société, se trouve parfaitement à l'aise et que ce qui gênerait les premiers saura tout au contraire exalter. Autrement dit celui qui approuve, se félicite et applaudit.

– Eh bien, précisément, je crois que les écrits de ces applaudisseurs sont de très faible valeur instructive et que pour développer sa culture le peuple n'a que faire de les écouter. Rien ne vaut, pour se cultiver, que ce qui force à réfléchir. (Gide, 2001c, 784⁵)

L'usage du futur et la place de ce dialogue fictif en note souligne bien la fonction de la polyphonie : elle permet à Gide de préciser le rôle que doit tenir, d'après lui, la littérature dans la société, à savoir, n'être ni propagande, ni simple reflet, mais invitation à la réflexion. Au-delà du contexte soviétique, il s'agit pour Gide de théoriser les liens entre littérature et politique. La polyphonie sert donc de prétexte : elle autorise la formule, et la réflexion générale dans laquelle s'inscrit cette dernière. Elle ne vaut pas tant pour elle-même que pour ce qu'elle permet ; le registre polémique apparaît ainsi comme le premier niveau d'une écriture qui, bien que péremptoire en apparence, se veut proposition, invitation à la réflexion, elle aussi. Ce faisant, l'œuvre applique le principe au moment-même où elle l'énonce : Gide, en conférant à ses récits de voyage une portée générale, notamment par l'écriture gnomique et le dispositif polyphonique, illustre ce que doit être toute littérature pour lui : une « force d'opposition », certes, mais au service de la réflexion et non d'un régime spécifique. Cette exigence ne date pas de ses séjours en Afrique ou en U.R.S.S. :

J'écrivais avant d'aller en U.R.S.S. :

⁵ Nous soulignons. Figure dans une note de l'auteur.

Je crois que la valeur d'un écrivain est liée à la force révolutionnaire qui l'anime, ou plus exactement (car je ne suis pas si fou que de ne reconnaître de valeur artistique qu'aux écrivains de gauche) : à sa force d'opposition. Cette force existe aussi bien chez Bossuet, Chateaubriand, ou, de nos jours, Claudel, que chez Molière, Voltaire, Hugo et tant d'autres. Dans notre forme de société, un grand écrivain, un grand artiste, est essentiellement anticonformiste. Il navigue à contre courant.

[...] Voilà ce que je me demandais avant d'aller en U.R.S.S. (Gide, 2001c, 779-780)

L'intertextualité interne, procédé fréquent dans ses écrits, si elle souligne la cohérence de sa position dans le temps, a surtout pour ambition de montrer à quel point cette éthique de l'écrivain n'est pas de circonstance, mais relève d'une véritable pensée de l'écriture. Son séjour en U.R.S.S lui permet de préciser :

Il importe de se persuader que ce qu'elle apporte de conforme à une doctrine, fût-elle la plus saine et la mieux établie, n'est jamais ce qui fait la valeur profonde d'une œuvre d'art, ni ce qui lui permettra de durer ; mais bien ce qu'elle apportera d'interrogations nouvelles, prévenant celles de l'avenir ; et de réponses à des questions non encore posées. (Gide, 2001c, 783)

Les substantifs « interrogations », « questions », avatars du verbe « inquiéter »⁶ dont Gide avait fait un usage remarqué dans son *Journal des Faux-Monnayeurs*, paru la même année que le *Voyage au Congo*, en 1927, signifient une modération du propos : il s'agit non de s'opposer avec force, comme le suggérait l'autocitation précédente, mais d'éveiller – ce que prônait déjà, à propos de l'influence, sa conférence « De l'influence en littérature » prononcée à Bruxelles le 29 mars 1900. Ces positions n'ont cependant rien de neuf ni de spécifiquement gidien : c'est un lieu commun de la littérature, tant du côté de la critique littéraire que des écrivains eux-mêmes, que de définir l'œuvre d'art par sa capacité à apporter des réponses à des questions qui n'ont pas encore été posées⁷. L'originalité de Gide est peut-être d'avoir mis en pratique, même dans des œuvres telles celles qui retiennent notre attention, que nous avons regroupées sous l'appellation d'« écrits sociopolitiques », et qui ne sont pas, *a priori*, ces « œuvre[s] d'art » mentionnées, au moment-même où elles l'énoncent, ce souci d'interroger. Définition en acte de ce que peut être une littérature d'opposition, mais aussi de ce que doit demeurer l'écrivain en toute circonstance : un artiste.

Œuvres

Copeau, Jacques, Gide, André (1988) : *Correspondance André Gide – Jacques Copeau, II, mars 1913 – octobre 1949*, Jean Claude (éd.), Paris, Gallimard.

Gide, André (1996) : *Journal, 1887-1925*, T. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».

⁶ « Inquiéter, tel est mon rôle. » (Gide, 2009, 557).

⁷ Gide semble tenir cette idée d'Oscar Wilde, comme il l'écrit dans son *Journal* en 1925 : « Il en est [des artistes], parmi les plus grands, qui, comme disait Wilde, apportent des réponses à des questions qui ne sont pas encore posées. » (Gide, 1996, 1291). Cependant, cette définition « anachronique » (Gide, 1996, 1291) de l'œuvre d'art et de l'artiste est déjà présente à la fin du XIXe siècle, et sera largement développée au XXe siècle, par Marcel Proust notamment, dans ses écrits critiques comme dans *À la Recherche du temps perdu*. Ainsi, dans sa préface aux *Propos de peintre* de Jacques-Emile Blanche (1919), Proust explique-t-il le « malentendu » « qui existe toujours entre ceux dont les yeux sont pleins malgré eux de la peinture d'hier et les auteurs des œuvres qui seront dignes du passé parce qu'elles ont été placées d'avance dans l'avenir, des œuvres qu'il faudrait pouvoir regarder en se mettant à la distance des années qu'elles anticipent et avec cette adaptation de la sensibilité qui exige précisément "du temps". » (Proust, 1971, 570). On trouvera des considérations similaires, plus tard, sous la plume d'Alain Robbe-Grillet (1961, 12-13) et du théoricien Hans Robert Jauss (1978, 271).

- Gide, André (2001a) : *Voyage au Congo*, in André Gide, *Souvenirs et voyages*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Gide, André (2001b) : *Le Retour du Tchad*, in André Gide, *Souvenirs et voyages*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Gide, André (2001c) : *Retour de l'U.R.S.S.*, in André Gide, *Souvenirs et voyages*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Gide, André (2009) : *Journal des Faux-Monnayeurs*, in André Gide, *Romans et récits : œuvres lyriques et dramatiques*, T. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Proust, Marcel (1971), *Pastiches et mélanges, Contre Sainte-Beuve, Essais et articles*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Robbe-Grillet, Alain (1961), *Pour un nouveau roman*, Paris, Les Éditions de Minuit.

Etudes

- Anscombre, Jean-Claude, Ducrot, Oswald (1977) : « Deux MAIS en français », *Lingua* n°43, 23-40.
- Demeulenaere, Alex (2009) : *Le récit de voyage français en Afrique noire (1830-1931): essai de scénographie*, Berlin, Lit, « Frankophone Literaturen und Kulturen außerhalb Europas ».
- Ducrot, Oswald (dir.) (1980) : *Les mots du discours*, Paris, Éditions de Minuit.
- Ducrot, Oswald (1984) : *Le Dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit.
- Durosay, Daniel (2001) : « Notice de l'œuvre », « Notes et variantes », in André Gide, *Souvenirs et voyages*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Fraisse, Luc (1995) : *L'esthétique de Marcel Proust*, Paris, SEDES, « Esthétique ».
- Jauss, Hans Robert (1978 [1975 en allemand]), *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, « Tel ».
- Lerat, Pierre (1984) : « Le distinguo dans les maximes de La Rochefoucauld », in Jean Lafond (éd.), *Les formes brèves de la prose et le discours discontinu (XVI^e-XVII^e s.)*, Paris, Vrin, 91-94.
- Meleuc, Serge (1969) : « Structure de la maxime », *Langages*, 4e année, n°13, 69-99.